

Ecole de communauté 46

Marie, centre personnel de l'Église

[...] Chez les Pères de l'Église, l'Église est considérée, surtout dans ses actes sacramentels, comme un sein maternel qui met au monde, et pour ceux qui sont nés, comme une mère qui les élève.

«L'Église [...] est en travail [...] pour enfanter à une nouvelle vie - spirituelle ceux qui n'avaient de vie que naturelle: en quoi elle est bien mère. Une femme, lorsqu'elle a reçu, informe, la semence masculine, enfante, une fois le temps révolu, un être humain parfait: de même pourrait-on dire que l'Église ne cesse de concevoir en son sein ceux qui cherchent abri auprès du Verbe, et qu'elle les forme et les modèle sur l'image et ressemblance du Christ, pour les faire, une fois révolus les temps, citoyens de ces éternités bienheureuses. [...] Ceux que l'Église met au monde sont les baptisés. Ils reçoivent authentiquement l'empreinte et les caractères masculins de Jésus : la forme et la ressemblance du Verbe est imprimée en eux, naît en eux par l'effet de la vraie connaissance et de la vraie foi; aussi en chacun d'eux se fait une naissance spirituelle du Christ. Et si l'Église est en fardeau et douleurs d'enfantement jusqu'à ce que le Christ soit formé en nous et y prenne naissance, c'est pour que chacun des saints, en participant au Christ, naisse en tant que Christ. » Le sein de l'Église fournit exemplairement à l'individu ce que l'individu lui-même, en s'y conformant, aura à lui fournir. Par là, l'opposition entre ce que vise le ministère et la réception qu'il vise est dépassée pour devenir une identité plus élevée. Cela suppose, bien sûr, que l'Église en tant que prototype possède elle-même, afin de pouvoir administrer la fonction sacramentelle, non seulement la «sainteté objective» des structures, mais *déjà la sainteté subjective et personnelle de la foi, de la charité et de l'espérance* effectivement vécues. En cela, elle est déjà pleinement l'épouse qui peut donner à l'époux et à son «langage de la croix» (1 Co 1, 18) la réponse d'épouse et de créature qu'on attend d'elle: de créature parce qu'il s'agit d'un amour dans la foi et dans l'espérance, et non dans la vision et dans la possession; d'épouse parce que cette foi et cette espérance dans l'amour sont formées surnaturellement à partir du langage de la croix du Christ.

On peut dire la même chose encore autrement: si, pour l'Église elle-même, la teneur des structures de l'Église est un «esprit objectif» dont le contenu et l'ampleur ne peuvent être mesurés, compris et justifiés que par la subjectivité divine car Dieu seul «comprend» entièrement sa parole que les disciples annoncent, Dieu seul mesure toute l'ampleur du don de sa grâce qu'ils communiquent sacramentellement, et Dieu seul sait la rigueur divine qu'il a commandée à la juridiction de l'Église lorsqu'elle est administrée selon sa volonté divine, il faut nécessairement présupposer à cet « esprit objectif » un « esprit subjectif » qui le reçoive: justement la foi de Pierre qui, cependant, comme «esprit subjectif», ne dépend manifestement pas absolument et exclusivement du sujet Pierre. Pierre ne fait plutôt que témoigner et représenter l'existence de cette foi au moment de la promesse (Mt 16) et de la transmission (Jn 21) de son ministère. La question du Seigneur, trois fois répétée avant de l'en investir, le fait tout à fait comprendre. À ce moment-là, il doit surtout paraître au grand jour que l'esprit subjectif de Pierre n'est pas à la hauteur de l'esprit objectif du ministère et du sacrement. Non seulement parce que Pierre est un pécheur et que cela ne se manifeste jamais plus terriblement qu'à l'égard de l'exigence qui est inscrite dans l'esprit du ministère. Mais bien plus encore parce que seul le Christ peut faire coïncider ces deux côtés dans le caractère unique et décisif de sa mission de Médiateur et Rédempteur. Un seul peut être en même temps le prêtre et la victime. Un seul peut assumer et faire se rejoindre le don intérieur de soi-même et l'exigence divine d'adoration et d'expiation qui se trouve au cœur du ministère sacerdotal. Cette identité à laquelle le ministère renvoie ne peut pas se trouver dans l'Église, mais uniquement dans le Seigneur en tant que tête et époux de l'Église.

Pourtant, et justement pour cette raison, il faut que dans l'Église elle-même il y ait la représentation de cette identité. Car le Seigneur ne veut pas voir son Église se tenir devant lui comme un unique et visible échec, mais comme une épouse magnifique digne de lui. Ici intervient nécessairement le principe marial dans l'Église. *Marie* est cette subjectivité qui, à sa manière féminine et réceptive, est capable de *correspondre pleinement*, par la grâce de Dieu et par son Esprit venant sur elle, à la subjectivité masculine du Christ. En Marie, l'Église émanant du Christ trouve son centre personnel et la pleine réalisation de son idée. Sa loi qui aime et qui espère, dans son ouverture féminine à l'époux divin, Dieu et homme, est coextensive au principe masculin ministériel et sacramentel inscrit dans l'Église, même s'il

n'appartient pas à son caractère féminin de comprendre exhaustivement l'esprit objectif qui y règne. Marie n'est pas la Parole, mais la *réponse adéquate*, telle que Dieu l'attend, du monde créé et telle que, dans sa grâce et par sa parole, elle y est suscitée. Pour cela, il faut une grâce particulière, distincte de la grâce des autres croyants, qui élève la réponse de la foi donnée par Marie pour en faire le principe et l'idée de la réponse de toute l'Église. Par deux dimensions, la foi du Marie comme sein fertile de la Parole est privilégiée: par son origine, c'est une foi venant de « l'immaculée conception » ; par son but, c'est une foi qui doit engendrer non seulement le corps du Christ mais le Christ comme tête. Nous venons de parler de la fécondité de l'Église, archétype de celle de ses membres qui, passivement engendrés par le baptême, engendrent activement la vie chrétienne en eux-mêmes et dans l'Église. En Marie, cette fécondité archétype est surélevée et rendue fondamentalement capable de faire ce que fait l'Église, c'est-à-dire engendrer le Christ, mais de le faire d'une manière fondamentale en laissant en elle prendre chair le Chef de l'Église qui fera sortir de cette Église. L'âme née du Christ conçoit à son tour et engendre le Christ en tant que corps, ce cercle ecclésial est en Marie surélevé en son archétype car, préservée du péché originel par la grâce du Christ crucifié, elle conçoit et engendre le Christ en tant que Tête. Dans le cercle ecclésial, la pureté objective immaculée de l'Église («l'infailibilité de Pierre») fait et suppose toujours que l'Église «a été purifiée» par l'eau et la parole et ne peut devenir «l'épouse glorieuse» que parce qu'elle a été réellement purifiée. Mais, dans le cercle marial, il ne peut être question d'une telle purification subjective et personnelle en tant que processus réel car Marie, préservée à l'avance du péché, n'a pas été soumise à un processus réel de purification. En Marie, l'Église n'est donc pas infailible seulement dans un sens ministériel et sacramental (alors que subjectivement et existentiellement, elle est toujours faillible, toujours déficiente, et reste toujours en arrière par rapport à l'idéal qu'elle incarne et qu'elle proclame), mais elle est aussi personnellement immaculée et se trouve au delà de la tension qui existe entre la réalité et l'idéal.